

vous savez que depuis longtemps j'aime plus les grenouilles que les puans corbeaux pourquoi voulez-vous me retirer des marais que j'habite depuis près d'un an pour me planter sur d'affreux rochers stériles et minés où je crèverai de faim et de soif comme il n'y a pas de doute et en outre être encore exposé de sauter en l'air par la colère de Mars ou de Bellone ainsi comme j'ai employé toutes mes ruses de pêche pour avoir dans mes filets une belle grenouille pourquoi voulez-vous que je la réjette dans son marais mais je vois que vous me forcez à quitter mon séjour aquatique où par mon coup de filet je peux vivre heureux pour m'envoler dans une légion bâtarde de vilains corbeaux noirs que je n'aime pas et que je n'aimerais jamais de la vie par des raisons tant naturelles que physiques comme morales. . . »

A son ami Lejay, Merjai dit qu'il se sentait comme une brebis égarrée, poursuivie par des loups. Le 1<sup>er</sup> octobre, la patronne de l'auberge l'informa que sa sœur venue de Munich attendait depuis quelques jours un honnête homme pour l'accompagner avec sa fille jusqu'à Metz. Le départ fut fixé de commun accord au 5 octobre. Charlotte se montra extrêmement affligée quand son amant lui confia cette décision. Naturellement celui-ci fit des adieux émus à ses nombreux amis de Mannheim. L'abbé Putz lui confia une lettre pour sa sœur religieuse à Bonnevoie. L'avant dernier jour avant le départ, Charlotte chanta encore une romance sentimentale, à Doris, en jouant sur le piano-forte qu'elle n'avait touché que très rarement depuis sa rencontre avec lui. Le jeune amoureux en emporta le texte allemand dans sa poche. Le père de la jeune fille lui demanda encore des renseignements sur la ville de Metz, sa garnison, la manière de vivre des habitants. Comme il avait déjà reçu de bonnes informations sur les talents et les connaissances de F.-X. Merjai de la part de l'abbé Putz et du comte de Monceau, il était fort étonné de ses gages médiocres. Le fils qui lui avait fait à plusieurs reprises un tableau sombre des Etats de Luxembourg lui répondit que cette place de pensionnaire ferait un jour son malheur.

Les amoureux passèrent le dernier jour en badinages légers. Après des adieux touchants et accompagnés de larmes abondantes, ils se quittèrent dimanche le 5 octobre à 10½ sur le pont du Rhin. En passant par Turkheim, Merjai arriva avec ses compagnes de voyage et son fidèle Merlin à Kaiserslautern où il dut coucher dans une auberge laide et malpropre. Le lendemain, il admira mélancoliquement les belles allées de Deux-Ponts et le superbe palais ducal.\*) Le Luxembourgeois avait été déjà présenté au duc Charles et à son fils Charles-Auguste-Frédéric pendant son séjour à Mannheim ; le 7, il se rendit au palais pour saluer ce prince qui s'était montré la première fois très aimable pour lui. Un valet de chambre le fit attendre une bonne demi-heure. Le souverain qui était en compagnie de son secrétaire le reconnut immédiatement parce qu'il avait mis le même habit qu'il avait porté

\*) Le petit duché de Deux-Ponts était gouverné alors par la dynastie palatine de Birkenfeld, branche collatérale des Wittelsbach.